

# L'ALINÉA

LE BULLETIN DE L'ASSOCIATION DES  
AUTEURES ET AUTEURS DE L'ESTRIE

## PRINTEMPS-ÉTÉ 2015

Le mot du Président .....	1
Au revoir Claudette .....	2
Des nouvelles de Sors de ta bulle! .....	3
Dire Lire L'Estrie .....	4
Les rintemps meurtriers .....	5
Ricochet .....	6
<i>Cavale</i> , une nouvelle fenêtre .....	7
Des nouvelles de Visa-Art .....	8
La grande entrevue : Hervé Gagnon .....	9
Curiosités littéraires et gourmandes .....	13
Chut, je lis .....	16
Critiques de livres .....	17
Le mot de la fin .....	18

**Édition** : Christiane Lahaie, Ariane Régnier

**Mise en page** : Petronella van Dijk

**Collaborateurs** :

Amélie Aubé-Lanctôt, Lise Blouin, Ginette Bureau,  
Normand Élie, Patrick Falardeau, Normand Lacroix,  
Huguette O'Neil, Suzanne Pouliot, Jason Roy,  
Martine Théberge, Vatel

# Le mot du Président

Michel Gosselin

Chers membres, chères membres,

J'espère que vous allez bien en ce début d'un été qu'on espère estival.

Bonne nouvelle : la demande de bourse que nous avons remplie en vue de faire des lancements-brunchs printaniers et automnaux a été acceptée, et ce, pour une période de trois ans. Ainsi, les auteurs-es qui publieront cet été et cet automne sont invités-es à choisir un dimanche.

L'Association offre le brunch, et tous les profits de la vente des œuvres de l'auteur-e restent à lui, à elle. En outre, comme nous souhaitons que cette activité soit une fenêtre sur d'autres disciplines artistiques, l'auteur-e devra juxtaposer son lancement à une autre forme d'art (peinture, musique, danse, slam, conte, etc.) en invitant un artiste à l'accompagner. Nous voulons que chaque lancement ait sa touche personnelle et originale. Jusqu'à maintenant avec nos brunchs printaniers, nous avons connu des illustratrices, des peintres, des comédiennes, un designer, des musiciens et un chansonnier.

Nous croyons que nos lancements-brunchs, tout en fournissant une plus grande visibilité à nos auteurs-es, rassembleront le milieu culturel et créeront une synergie entre les organismes culturels de Sherbrooke et leurs artistes. De même, ils feront mieux connaître l'AAAE, puisque ces événements sont ouverts au grand public.

Enfin, fort du succès des spectacles de *Lis ta rature*, que l'AAAE parraine depuis quatre

ans, les précédent et présent CA ont décidé d'apporter une aide financière à cette activité prisée qui, non seulement fidélise un nouveau public (dans ce cas, celui de la relève), mais lui permet d'augmenter son nombre d'adhérents.

Sur ce, je vous souhaite de belles vacances !

## Bibliographie de Claudette Picard

*Dihya, la reine berbère,*

Éditions de la Paix, 2013.

*La maison hantée,*

Prologue numérique, 2012.

*Au pays de Saint-Nicolas,*

Prologue numérique, 2012.

*Ce matin, Barthélémy a disparu,*

Prologue numérique, 2012.

*Histoire de Juan José,*

Prologue numérique, 2012.

*L'enfant-ballon,*

Éditions de la Paix, 2002.

*L'autre côté du lac,*

Éditions Maison des mots, 1986.

*Florence raconte douze belles histoires,*

Éditions Naaman, 1980.

*Mon ami Jacques, le policier,*

Éditions Naaman, 1980.

*Les confidences d'une femme froide,*

Éditions Sherbrooke, 1980.

Et un CD : Chansons pour enfants

voir page 2

# Des nouvelles de nos membres **Au revoir Claudette**

par Huguette O'Neil, Ginette Bureau, Normande Élie et Lise Blouin



Nous étions cinq, cinq parmi les femmes inscrites depuis le début des années 80 à l'AACE (tel que l'Association se nommait dans ses premières années) à avoir tissé des liens privilégiés. Huguette, Normande, Ginette, Lise... et Claudette. Nous nous réunissions à l'occasion pour parler d'écriture, de lectures, et pour partager nos doutes et nos espoirs liés à nos écrits. Au fil des années, nous nous étions nommées *La ligue du vieux poêle*, affirmant ainsi notre appartenance, notre constance aussi.

Le 10 avril dernier, la *Ligue* a perdu une des siennes, Claudette, probablement la plus passionnée, la plus excentrique, la créatrice la plus imprévisible qui n'hésitait pas à explorer de nouveaux sentiers. Lors des funérailles, sa grande amie Normande a témoigné ainsi des éclats qui ont jalonné la vie de Claudette :

« Je suis en état de choc comme tous ceux qui t'aiment. Ton départ fulgurant nous plonge dans une tristesse incommensurable, mais il faut dire que la fulgurance, ça te ressemblait si l'on se fie à la définition du mot lui-même, c'est-à-dire : « qui jette une lumière vive et produit des éclairs ».

*Nous nous sommes connues dans un Salon du livre à Sherbrooke en 1982. Tout de suite, j'ai été charmée par ta gentillesse, ton esprit vif, ton sens de l'humour et ton originalité. Tu ne ressemblais à personne. Tu arrivais d'enseigner chez les Attikameks en Haute-Mauricie, ce coin de pays d'où je suis native. Commença alors une complicité littéraire qui devint peu à peu, une amitié hors du commun, teintée d'affection, d'entraide, de confiance, de confidences et de fous rires.*

*Durant trente-deux ans, j'ai eu le privilège de connaître Claudette sous toutes ses facettes. Claudette, [...] l'écrivaine talentueuse et prolifique, jamais abattue par les difficultés du métier et qui s'engageait généreusement dans le milieu littéraire de l'Estrie.*

*Claudette, la marionnettiste, celle qui possédait un don pour communiquer avec tous les enfants. [...] Finalement, Claudette, l'amie. Ma meilleure amie. Fidèle, attentive et d'une capacité d'écoute remarquable. [...] Une amie passionnée, inspirée et nourrie par la nature, la littérature, la musique et toutes les formes d'art. Une amie éprise de justice sociale et fortement imprégnée par le sentiment de compassion. »*

Rappelons que Claudette a remporté en 1979 le *Prix des écrits inédits* remis pour la

première fois par l'Association des auteurs des Cantons de l'Est pour son récit *Les confidences d'une femme froide*. Elle a ensuite publié plusieurs autres romans pour adultes ou jeunes, et quelques pièces de théâtre qu'elle a produites elle-même dans son petit théâtre de marionnettes, et cela, encore quelques mois avant sa mort. Ainsi, l'Association perd une écrivaine engagée, capable de porter un jugement critique sur notre monde, soucieuse de transmettre des valeurs d'équité à ceux qui suivront.

*La ligue du vieux poète* tient ici à lui rendre un dernier hommage afin que l'Association lui fasse une place de choix dans sa mémoire. Nous joignons notre voix à celle de Normande qui terminait son adresse en citant Christian Bobin :

« *Ta mort fait comme une île noire dans un océan de lumière. Pour te rejoindre, aucune barque. Il faudrait pouvoir marcher sur la lumière. Cela doit s'apprendre. Cela s'apprend...* »

Voir la bibliographie de Claudette Picard en page 1.

## Des nouvelles de **Sors de ta bulle!**

Par Martine Théberge, coordonnatrice du concours littéraire Sors de ta bulle !

Ce fut un printemps chargé pour Sors de ta bulle ! Il y a d'abord eu, en avril, le lancement du dixième titre à paraître dans la collection. *Apparitions*, roman d'horreur écrit à quatre mains par les jumelles Audrey et Chloé Couture, est aussi le premier à paraître chez Les six brumes, nouvel éditeur officiel du concours. L'expérience est satisfaisante en tous points : l'équipe de Sors de ta bulle ! est fière de compter Les six brumes parmi ses proches (et essentiels !) collaborateurs. Les valeurs de la maison d'édition sont tout à fait en harmonie avec celles du projet littéraire. De plus, nos jeunes auteures ont été comblées par la préparation du livre (la réécriture avec Camille Deslauriers, la révision avec Pierrette Denault et l'édition avec Guillaume Houle) et par la riche expérience que cela a représenté. Elles seront d'ailleurs au Salon du livre de l'Estrie en octobre pour partager leurs impressions !

*Apparitions* est un roman mature, rythmé, dont le contenu tient le lecteur en haleine...

jusqu'au bout ! Selon les auteures, l'idée de départ provient d'un cauchemar fait par l'une d'entre elles... et le résultat en donne certainement aussi aux lecteurs !

Autre événement marquant pour Sors de ta bulle ! : le 19 juin dernier avait lieu la soirée de clôture du concours, soirée au cours de laquelle une onzième personne gagnante a été couronnée. Les membres du jury, soit l'auteure Lise Blouin, la professeure à la retraite Danielle Dubé et l'auteure et représentante de la maison d'édition Les six brumes Ariane Gélinas, ont eu à évaluer dix-sept manuscrits. Le choix n'a pas été facile car, encore une fois, le talent était au rendez-vous ! C'est le manuscrit de Laetitia Chicoine, *Entre deux mondes*, qui a été primé. Les autres finalistes étaient Sachel Cardi-Bissonnette et Cédric Athlan. La gagnante aura droit à l'accompagnement de Lynda Dion pour la publication de son œuvre. Bravo à Laetitia !

# « Dire, Lire L'Estrie » une visibilité accrue

par **Patrick Falardeau**, vice-président de l'ABIPE,  
membre de la Commission Lettres, Livre et Oralité du Conseil de la Culture de l'Estrie  
et partenaire du projet



Outil de promotion des auteurs de l'Estrie, le projet « Dire Lire l'Estrie » est né de la volonté de la Commission Lettres, Livre et Oralité du Conseil de la Culture de l'Estrie de mettre en lumière et de valoriser les auteurs et les orateurs de l'Estrie, ainsi qu'éventuellement l'ensemble des artistes de la région. Regroupant différents acteurs de la scène littéraire (écrivains), du domaine du livre (bibliothécaires, libraires) et des arts de la parole (slameurs, poètes), le groupe de travail a travaillé à développer une image de marque qui faciliterait l'identification des créateurs d'ici. Rappelant à la fois des plumes d'écrivain, un livre ouvert ou l'éclat de la voix, cette création textuelle et illustrée de l'artiste Isabelle Renaud a été retenue par la Commission suite à un appel de projets.

Lancée officiellement à l'automne 2013, cette nouvelle image de marque a été progressivement implantée dans la grande majorité des bibliothèques de l'Estrie, ainsi que dans certaines librairies, où on peut la re-

trouver sous la forme d'un autocollant apposé au dos des livres estriens.

Avec l'aide de l'Association des Auteurs et Auteures de l'Estrie (AAAE), une liste des auteurs a été créée et elle est bonifiée annuellement pour inclure les nouveaux venus, ce qui vient simplifier le travail des bibliothèques et des librairies. C'est aussi l'Association qui gère la production et la vente des autocollants.

D'autre part, l'image de marque est aussi disponible en téléchargement. Elle peut ainsi être apposée sur des affiches de spectacles littéraires, de contes, de slam ou de poésie performée.

L'Association des Bibliothèques Publiques de l'Estrie (ABIPE), le Réseau Biblio de l'Estrie et les librairies participantes vous invitent donc à rechercher les livres identifiés par l'autocollant « Dire Lire l'Estrie » sur leurs rayons lors de votre prochaine visite. Ou mieux encore, à les coller sur vos propres publications !

# Les Printemps meurtriers

par Suzanne Pouliot

Présentés par Québecor, *Les Printemps meurtriers* ont eu lieu du 14 au 17 mai 2015, pour une quatrième année consécutive, à Knowlton. Fondé par Johanne Seymour, l'événement a réuni des auteurs québécois comme Hervé Gagnon, Jean Lemieux, Martine Latulippe, Sylvain Meunier, Martin Michaud, notamment. À cette brochette d'auteurs de polars s'ajoutent, également François Julien, spécialiste des scènes de crime, Ian Manook, journaliste, éditeur, et publicitaire, puis Jean-Jacques Pelletier, auteur du cycle romanesque des *Gestionnaires de l'apocalypse*. Au total, dix-neuf intervenants ont animé soit une classe de maître (Sylvain Meunier), au Palais de justice, en s'attardant au geste d'écrire, soit en présentant *Jack l'Éventreur* (Hervé Gagnon), ou *l'ABC de la scène du crime* (François Julien). Samedi après-midi, autour de tables rondes animées successivement par Richard Migneault, Amélie Boivin Handfield et Chrystine Brouillet, neuf auteurs ont débattu autour de thèmes tels que Censures et tabous (Jacqueline Landry, Martin Michaud, Sylvain Meunier), *La phrase qui tue* (Martine Latulippe, Laurent Chabin, Hervé Gagnon), *l'auteur à l'ère des réseaux sociaux* (Ian Manook, J.J. Pelletier, Jean Lemieux).

Parallèlement, il y a eu, samedi, la création de la nouvelle des Printemps 2015, sous la houlette de Benoît Bouthillette, lue dimanche après-midi, et une chasse aux indices.

Dimanche, en matinée, deux nouvelles classes de maître animées par François Julien (*Sur les traces de Dexter...*) et Patrick Senécal (du roman au film) ont eu lieu, suivies, dans l'après-midi, de trois tables rondes qui ont réuni Benoît Bouthillette, Ghislain Taschereau, Roxanne Bouchard autour de *points et de virgules*, puis Richard Sainte-Marie, Martin Michaud et J.-J. Pelletier qui ont abordé la question de *La part de soi*, et finalement Ian Manook, Jacqueline Landry et Sylvain Meunier se sont demandé si écrire était une question de vie ou de mort.

En soirée, le prix Ténébris attribué au meilleur roman de littérature policière de langue française distribué au Québec a été remis à Emmanuel Grand pour son roman *Terminus Beltz*. Quant au meilleur vendeur, catégorie littérature policière québécoise de langue française, il a été attribué à Martin Michaud pour *Violence à l'origine*.

*Les Printemps meurtriers* se déroulent dans un merveilleux décor champêtre qui mérite grandement le déplacement, ne serait-ce que pour voir et entendre des auteurs confirmés ou en émergence qui écrivent autant pour un jeune lectorat que pour un large public. Avec humour et fantaisie, ces enquêteurs de papier communiquent généreusement leur démarche d'écriture et leurs sources d'inspiration.

Vivement la prochaine édition !

# Ricochet

par Amélie Aubé-Lanctôt



Photo : Bruno Legendre

Chère Nathalie,

En effet, dans « Le silence des sirènes », un récit imaginé par Kafka, les ruses d’Ulysse – soit de se boucher les oreilles avec de la cire et de se faire enchaîner au mât – ne sont d’aucun secours, et ce, même dans le cas où les sirènes ne chanteraient pas, car leur silence est plus terrible encore que leur chant. N’empêche : Ulysse fait fi de tous les conseils et croit en son salut. Il en résulte donc, dans la reprise de ce récit mythologique par l’écrivain pragois de langue allemande, qu’Ulysse ressort encore une fois vainqueur de l’épreuve car, croyant dur comme fer que les sirènes chantaient et qu’il était préservé de leur séduction, il n’entend pas leur silence. Ce qui le sauve est sa naïveté, quoique, à la fin du texte, Kafka suggère que cette naïveté n’était peut-être qu’une feinte, digne des plus grandes ruses d’Ulysse.

Ce qui m’enchant dans ce texte est l’importance qu’accorde Kafka à l’ingénuité – et je dirais même à la foi –, comme étant en quelque sorte nécessaire au salut de toute traversée ; pensons ici à celle de l’écriture.

Comme l’affirme Baudelaire : « Le génie, c’est l’enfance retrouvée à volonté. » De fait, l’enfant se tient dans un contact naïf avec le monde, qui prend des proportions grandioses pour celui qui y adhère totalement, qu’il en ressorte des visions d’horreur ou d’enchantement.

Tout écrivain doit croire à l’adéquation entre les choses et les mots, pour rendre le plus justement possible ce qui vient à sa rencontre. Ce qui, osons l’avouer, requiert une forme d’innocence et de naïveté, en ce « lieu de l’indécision la plus dangereuse » qu’est l’écriture. Comme le dit Blanchot : « Le risque qui attend le poète et, derrière lui, tout homme qui écrit sous la dépendance d’une œuvre essentielle, est l’erreur. »

Mais avant de faire des choix, c’est-à-dire avant même qu’il ose entreprendre cette traversée naïve qu’est l’écriture, l’écrivain se voit confronté à un silence qui peut lui être fatal – du moins pour l’œuvre à naître et qui, faute de travail et d’inspiration, ne voit pas le jour. À l’image d’Ulysse dans « Le silence des sirènes », l’écrivain doit dès lors appren-

dre à écouter ce chant silencieux à l'intérieur même du silence. Pour parvenir à cette écoute profonde qui lui permet de voir et d'entendre les mots, l'écrivain doit, paradoxalement, apprendre à se taire. En effet, ce n'est que dans le vertige d'un certain silence qu'il peut quitter le langage commun pour découvrir la valeur profonde, voire la proportion grandiose, de chaque mot, auquel il lui faudra croire.

C'est sans doute ce qui fait dire au poète Jacques Brault que tout écrivain est appelé à renoncer en quelque sorte à lui-même, c'est-à-dire à s'oublier, afin qu'étrangement, « en cette disparition se manifeste aussi le pouvoir de retenir » la poésie : « Il se trouve que le retrait, entreprise ascétique par laquelle on « s'impersonnalise », demeure une condition nécessaire à la création poétique comme à la quête de beauté. » N'est-ce pas, Jean-Sébastien Huot ?



## Une nouvelle fenêtre pour nos membres !

*Cavale*, la toute nouvelle revue de littérature et d'arts visuels des étudiant-e-s de l'Université de Sherbrooke, se veut un lieu de création et de critique où la diversité des voix est célébrée.

Auteur-e-s et artistes, en émergence ou établi-e-s, fréquentant ou non l'Université, sont invité-e-s à soumettre textes, images, vidéo, audio ou toute combinaison pertinente de ces derniers pour publication sur l'édition web de *Cavale*. Au-delà de toute considération de genres ou de thèmes, nous cherchons à lire/voir/entendre/vivre ce qui anime les créateurs et les créatrices, ici et maintenant.

Partant du principe que création et critique devraient être des vases communicants, *Cavale* souhaite encourager une lecture sensible et perspicace d'œuvres qui la méritent, qu'elles aient vu le jour avant-hier ou au siècle dernier, rejoint un large public ou connu une diffusion limitée.

La section « critique » de la revue accueille à la fois des textes d'humeur et d'autres au ton plus académique.

L'équipe de *Cavale* espère avoir le plaisir de vous lire et de publier vos créations : <http://www.revucavale.com/contribuer>

# Des nouvelles de VISA-ART

par Normand Lacroix,  
président du Conseil d'administration de Visa-Art

C'est le 29 mai dernier, au Centre d'arts de Magog, qu'avait lieu le vernissage de la 23<sup>e</sup> édition de l'exposition Visa Art, cette fois sous le thème « Corps-à-corps ». Plus d'une centaine de personnes ont participé à l'événement, dont la mairesse, Mame Vicki May Hamm, et de nombreux membres de l'AAAE, dont Agnès Bastin-Jutras et André Poulain. La présidente d'honneur, Christiane Lahaie, a souligné l'importance de ce dialogue entre les arts, et fait une lecture de « Jusqu'à la perfection », texte original produit spécialement pour l'occasion, et publié dans le catalogue de l'exposition. Nous remercions les auteur-e-s de l'AAAE qui ont participé à cette édition, vous invitons à visiter notre site (<http://visa-art.qc.ca/nouvelles/>), où plusieurs photos d'auteur-e-s et d'artistes sont disponibles, et vous enjoignons de participer à la prochaine édition du concours.

## Le thème retenu : « Empreintes ».

*[Ce thème] foisonne d'acceptions variées, au sens propre comme au sens figuré, car les animaux et les humains laissent leur empreinte partout où ils passent et sur tout ce qu'ils font. C'est un fossile recouvert par les sédiments du temps, c'est une trace dans le sol qui permet de pister un animal, c'est le dessin unique et inimitable d'un doigt sur un objet, c'est une marque sur la peau après des coups et blessures, une stigmite, c'est une griffe sur une médaille, c'est un cachet dans la cire, c'est un sceau à l'effigie d'un monarque, une estampille, une gravure, un décalque, c'est une gaufrure en relief sur du papier ou un dessin en filigrane... Au niveau métaphorique, c'est l'empreinte du temps laissé sur les vies humaines, l'empreinte de la douleur sur un visage et de la maladie sur un corps, sans compter les bleus à l'âme... C'est l'empreinte d'une éducation, l'empreinte d'une culture, d'une région donnée, les legs générationnels, familiaux, personnels, les preuves d'existence accumulées, les signes d'une identité, le tracé d'un parcours singulier, le récit qui en est fait.*

*Une œuvre artistique est toujours marquée par l'empreinte de la personne qui la crée. Elle est dessin, image, marque, figure, caractère ... On y reconnaît parfois l'empreinte du génie... Qu'elles soient physiques, sociologiques, économiques, écologiques, ou artistiques, les empreintes laissent le souvenir de ce qui a été et préfigure même ce qui sera demain.*

*Tous ces signifiants, transposés dans la matière et dans les mots, promettent de grands crus pour la cuvée des expositions de Visa-Art 2016-2017 !*

*(Texte extrait du site web de Visa Art).*

# La grande entrevue

de Suzanne Pouliot avec

**Hervé Gagnon**



Photo: Sarah Scott

**S.P.** Né en 1963, à Chicoutimi, vous êtes, Hervé Gagnon, historien et muséologue, en plus de travailler, depuis 1986, à la mise en valeur de la culture et du patrimoine. D'où vous vient votre goût pour l'écriture de romans historiques destinés aux adolescents et de romans policiers à facture historique pour grand public ?

**H.G.** Honnêtement, je suis devenu écrivain par hasard. L'histoire est bien connue : quand il avait neuf ans, mon fils m'a demandé de lui écrire un roman « chair de poule ». J'ai accepté et je n'ai jamais regardé derrière depuis. Ceci dit, avec le recul, je réalise que l'écriture a toujours été au centre de mes intérêts, sans que je m'en rende vraiment compte. Voilà deux ou trois ans, mon directeur de maîtrise en histoire me disait justement qu'il n'était pas surpris que j'aie fini romancier, qu'il avait toujours eu l'impression que, pour moi, le geste d'écrire primait tout le reste, que l'histoire m'intéressait, mais que le fait d'écrire était ce qui me rendait heureux. Je crois qu'il avait raison.

**S.P.** J'ai lu avec grand intérêt le cycle d'aventures du Château Ramesay. Pourquoi avez-vous choisi d'écrire sur ce lieu et sur cette époque, en particulier ?

**H.G.** Pour faire plaisir à mon vieil ami André Delisle, directeur du Musée du Château Ramezay qui, voilà quelques années, cherchait des produits dérivés originaux et qui m'avait demandé de lui écrire quelques romans pour la jeunesse. Nous avons déterminé ensemble les époques les plus intéressantes de l'histoire du bâtiment (le plus vieux de Montréal, hormis les tours du séminaire, mais qui demeure méconnu). À partir de là, à temps perdu, j'ai produit trois livres dont je suis très content et qui m'ont valu quelques prix littéraires dont quatre fois le prix jeunesse du Salon du livre du Saguenay-Lac-St-Jean ainsi que le prix des Univers parallèles. La plupart ont été publiés chez Hurtubise, dont l'expertise en matière de littérature jeunesse est reconnue.

**S.P.** Vous avez signé *Fils de sorcière*, publié en 2004 aux éditions Hurtubise dans la collection « Atout », roman réimprimé en

2006, 2007 et 2011. Le site du ministère de l'Éducation, des Loisirs et du Sport, *Livres ouverts*, note le ton alerte, le vocabulaire riche, juste et contextualisé qui soutient la trame romanesque, tout en créant un bon suspense. Quelle a été la réception réservée par les jeunes lecteurs à ce roman, généreux en rebondissements ?

**H.G.** Je crois qu'ils ont aimé mais, en toute franchise, il faudrait le leur demander ! Règle générale, les romans dont les jeunes me parlent le plus sont *Cap-aux-Esprits* et les six tomes du *Talisman de Nergal*, dont ils apprécient respectivement l'ambiance oppressante et l'action rapide. Je soupçonne que ce sont surtout les enseignants qui apprécient le cycle du Château Ramezay, sans doute parce le canevas historique y est solide et que l'intrigue y est soutenue, ce qui leur permet de l'utiliser en appui à leur démarche pédagogique.

**S.P.** Les romans *Fils de sorcière* (2004), *Complot au Musée* (2006) et *Mille écus d'or* (2013) ont tous paru aux éditions Hurtubise, dans la même collection. Est-ce que vous prévoyez ajouter d'autres titres à cette trilogie qui aborde différentes thématiques, à divers moments de l'histoire : la sorcellerie, les motifs économiques à la base des mariages dans la haute société, etc. ?

**H.G.** Il reste encore quelques époques à exploiter et je ne dis pas que je n'en écrirai pas un quatrième. Au fond, le Château Ramezay n'est qu'un prétexte pour raconter différents moments de l'histoire de Montréal depuis le début du XVIII<sup>e</sup> siècle, en imaginant chaque fois de nouveaux personnages et de nouvelles intrigues. D'ailleurs, le site revient ponctuellement dans mon univers romanesque. Actuellement, par exemple, il est au centre de l'intrigue de la quatrième

enquête de Joseph Laflamme, que je suis en train d'écrire. Sans dévoiler les détails, on vient d'y trouver, en 1893, le cadavre d'un homme dont on a brisé la nuque. Comme je suis un peu casse-cou en matière d'écriture, j'ai décidé de m'attaquer aux Illuminati, à l'Institut canadien de Montréal, à la Police Montée fédérale et à la création des États-Unis ! Pour y arriver, je compte heureusement sur presque trois décennies de pratique historique. J'ai accumulé beaucoup de connaissances au fil de ma carrière en enseignement et en muséologie, et tout cela me sert maintenant. Malgré tout, je ne commence jamais un projet d'écriture sans avoir lu ou relu au moins une cinquantaine de monographies et d'avoir reporté toutes les informations qui me sont nécessaires dans un document de référence qui me servira tout au long de la rédaction.

**S.P.** Depuis 1999, alors que votre fils vous avait mis au défi d'écrire un roman pour jeunes, vous avez publié près de vingt titres dont deux avec votre fils Thomas Kirkman-Gagnon, *Mystère du manoir de Glandicourt* (2001), et *2 heures du matin, rue de la Commune* (2002), parus aux Éditions GGC, dans la collection « Jeunesse ». Pourriez-vous nous décrire cette expérience d'écriture à quatre mains avec votre fils ?

**H.G.** L'expérience a été franchement enrichissante. Ce ne sont quand même pas tous les papas qui ont le privilège de vivre une telle expérience avec leur enfant ! Je rédigeais la première version de chaque, puis mon fils relisait et commentait tout, raturant allègrement en cours de route. Je réécrivais alors une seconde version. Nous avons fonctionné de cette manière jusqu'à la fin.

**S.P.** Dès *Fils de sorcière*, vous avez habilement amalgamé roman historique et trame policière. Pourriez-vous nous expliquer les raisons de ce choix, les liens qui unissent intimement ces deux genres romanesques ?

**H.G.** Par déformation professionnelle, avant tout. On peut sortir le romancier de la pratique historique, mais pas l'historien du romancier ! Aussi par envie de me distinguer. Il se publie beaucoup (trop !) de romans au Québec et il est important pour un auteur d'avoir une niche qui lui appartienne, un territoire que les lecteurs reconnaîtront comme le sien. Sans calcul de ma part, le thriller/polar historique (pour adultes ou pour les jeunes) est un peu devenu ma marque de commerce et, à cet effet, je dois remercier l'Europe, où la critique et le public m'ont extrêmement bien accueilli. La critique, notamment, souligne toujours la qualité du canevas historique et de l'intrigue, ce qui me ravit.

Quand mon premier titre est paru en France, en 2011, les libraires là-bas disposaient d'une catégorie toute prête pour ce que je fais (« thriller historique »), alors que ceux d'ici ne savaient pas trop par quel bout prendre mes livres. Je me retrouvais indistinctement dans les sections « roman historique », « roman policier », « fantastique » ou « roman québécois » (la meilleure manière d'assassiner un livre). Je demeure encore une bibitte un brin étrange dans le paysage littéraire québécois mais, règle générale, les libraires semblent maintenant avoir une meilleure idée de la façon de me classer.

**S.P.** Vous êtes devenu un écrivain prolifique qui peut désormais vivre de sa plume. Quels sont les projets littéraires qui vous animent actuellement ?

**H.G.** J'écris, tout simplement. Les projets se succèdent au rythme de deux manuscrits par année, auxquels s'ajoutent des salons du livre et des festivals comme les Printemps meurtriers de Knowlton (un festival du roman policier) ou le Festi-livre des Bergeronnes, sur la Côte-Nord (une superbe initiative communautaire qui permet d'organiser chaque année un petit salon du livre et d'inviter une dizaine d'auteurs dans une région où le livre est difficile d'accès). Le projet que je caresse vraiment est plutôt un souhait : être traduit en d'autres langues.

**S.P.** Votre nouvel éditeur, Libre expression, vous a commandé votre premier roman policier, *Malefica*, paru en 2013, roman qualifié de thriller historique d'une redoutable efficacité. Depuis, vous avez publié dans « Expression noire », *Jéremiah* (2015). Cette deuxième aventure du journaliste Joseph Laflamme, pigiste au *Canadien*, nous entraîne dans le Montréal de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Comme écrivain, êtes-vous engagé dans une nouvelle série avec ce policier ?

**H.G.** À vrai dire, j'ai écrit *Jack*, mon premier polar, à la demande de mon éditeur. J'ai d'abord refusé en disant que je n'écrivais pas de polars, mais des thrillers. On m'a répondu que j'en écrivais sans le savoir. Tout en étant sceptique, j'ai accepté et j'ai mis le cadavre au début.

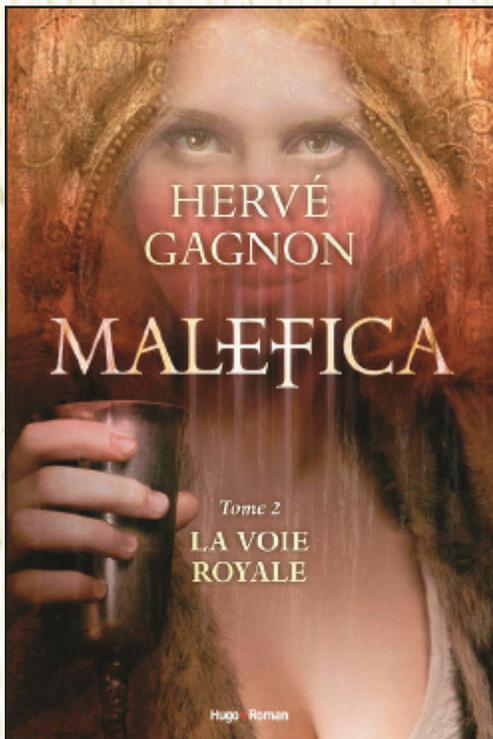
À ma grande surprise, j'ai écrit un polar qui, au demeurant, s'est avéré mon plus grand succès critique. Il faut croire que mon éditeur savait quelque chose que j'ignorais. En effet, à ma grande surprise, *Jack* a reçu le prix Saint-Pacôme du meilleur premier polar en plus d'être finaliste aux prix Ténébris et Arthur-Ellis.

**S.P.** Comment naissent vos nombreux héros jeunes et moins jeunes ? Comment

choisissez-vous leur prénom, leurs caractéristiques physiques et psychologiques ?

**H.G.** Je crois qu'ils se forment dans mon inconscient bien avant d'émerger. Lorsque je commence à les écrire, j'ai l'impression de déjà les connaître. Je les vois tels qu'ils sont physiquement et je n'ai qu'à les décrire. Même chose pour leur personnalité, leurs travers, etc. Ils sortent complets, en quelque sorte. Dans le cas de l'inquisiteur Guy de Maussac, dans *Malefica*, il a même commencé à hanter mes rêves une bonne année avant que je n'amorce l'écriture de la série, comme s'il grattait pour sortir.

**S.P.** Vous avez écrit plusieurs séries. Mentionnons : *Vengeance*, *Malefica*, *Damné*, *Talisman de Nergal*. Pour un écrivain, quel plaisir y a-t-il à écrire des romans sériels ?



**H.G.** Le plaisir de penser grand, dans la durée, sans contrainte de pages. Mais avec ce plaisir vient la contrainte de la cohérence, puisqu'il faut maintenir le rythme et la lo-

gique du début à la fin, souvent sur 2000 pages. Dans le cas d'une série, l'auteur doit se souvenir du moindre détail et parfois, il s'y perd un peu. En fait, écrire une trilogie demande plus de travail que trois romans distincts.

**S.P.** En dernier lieu, quelles sont les lectures et les auteurs qui ont nourri et qui nourrissent votre écriture ?

**H.G.** Quand on me pose cette question, je reviens toujours à celui qui m'a appris à raconter le passé plutôt que de le décrire et... à tuer les méchants de manière satisfaisante: Wilbur Smith. À mon sens, il demeure un des plus grands conteurs du XX<sup>e</sup> siècle. Le suspense, je l'ai appris auprès de Stephen King. Les descriptions dégoûtantes aussi. Aujourd'hui, je les lis et les relis toujours. J'aime aussi beaucoup les thrillers de David Baldacci, les polars historiques de Jean-François Parot et les polars maçonniques de Giacometti et Ravenne, sans oublier les romans noirs déjantés, décadents et provocants de Laurent Chabin.

**S.P.** Vous aimez écrire des intrigues corsées, haletantes et documentées. Quels sont vos outils de travail ? Avez-vous un rituel d'écriture, lequel ?

**H.G.** Vraiment pas. Sur ce plan, je suis d'un ennui mortel. J'écris de neuf à cinq, cinq jours par semaine, et j'essaie très fort d'écrire dix pages par jour. Tout simplement.

**S.P.** Hervé Gagnon, je vous remercie d'avoir répondu à cette Grande entrevue pour le plus grand bonheur des membres de l'AAAE. Nous attendons avec fébrilité votre prochaine publication.

En dernier lieu, nous espérons que vos romans seront traduits en plusieurs langues, comme vous le souhaitez.

# Curiosités littéraires et gourmandes

par Vatel

## « Deux poids et deux mesures »

Au cours des siècles, la discrimination entre le sexe fort et le faible se note jusque dans les usages de la table. Pendant longtemps, la femme ne fut pas admise à partager le repas du maître de maison. Dans les campagnes, elle devait le servir debout, à ses côtés, et attendre qu'il ait fini son repas pour manger les restes qu'il avait daigné lui laisser. Si elle n'était pas digne d'honorer sa table, elle n'en restait pas moins son « potage », selon le mot de Molière, et malheur à celui qui osait l'approcher d'un peu trop près, car

« ...quand un homme voit d'autres  
hommes parfois  
Qui veulent dans sa soupe tremper  
leurs doigts,

Il en montre aussitôt une colère extrême.

(*École des Femmes*, II.3)

Au XIX<sup>e</sup> siècle, les femmes n'étaient pas les bienvenues aux agapes des « Vrais grands gourmands » - titre que s'étaient donné ces fervents amateurs de la « Science de gueule ».

Les propos puérils des femmes risquaient de changer le caractère de ces « festins de l'esprit » célébrés en l'honneur de Gastérea, la dixième Muse qui préside aux jouissances du goût. « Le silence apporte honneur aux femmes », disait déjà, en son temps, Érasme à propos du protocole à observer à table.

Pour dissuader ses compères d'inviter des femmes à leur table, le poète satirique

Joseph Despaze leur servait des mises en garde versifiées :

« Voulez-vous tuer nos saillies,

Nos bons mots, nos transports si doux,

Faites que dix femmes jolies

Preignent place parmi nous. »

De son côté, Grimod de la Reynière professait dans son Almanach des gourmands



(1812), ce monument élevé à la gloire de la gastronomie, que la compagnie des femmes, aussi jolies soient-elles, ne peut surpasser celle des admirables perdrix rôties du Languedoc et les pâtés de foie de canards de Toulouse ou de Strasbourg : « Avec autant de choses aussi délicieuses, il est impossible de mettre en comparaison les caprices d'une femme, ses humeurs, ses bouderies, ses grimaces, ses refus et même

ses faveurs. » Sur ce point, il se montrait in-traitable : « Les femmes doivent être ban-nies de tout repas savant et solide » ! Cela partait évidemment d'un bon sentiment, car les femmes, étant de petites mangeuses, auraient pu trouver le temps long si l'on ne s'occupait pas d'elles. Certains de ces sa-vants repas se terminaient à l'aube... sous la table. Grimod voulait bien en tolérer une ou deux, mais à condition qu'elles se condui-sent en hommes et qu'elles n'usent pas de leurs charmes pour détourner l'attention ré-servée aux nourritures terrestres : « Faire la cour est chose qui, chacun sait, enlève toute faculté d'absorption ».

Quand on sait surtout ce que ces grandgou-siers étaient capables d'absorber en un seul repas, on ne s'étonne pas que le propre grand-père de Grimod ait rendu l'âme après s'être empiffré de foie gras (de Tou-louse ou de Strasbourg ?) à s'en faire péter la sous-ventrière, selon l'expression d'usage. Un autre pour avoir mangé d'affilée trente-deux douzaines d'huîtres, etc. « Goinfrerie tue plus de gens, / Qu'épée en guerre tran-chant », dit la sagesse populaire.

Fidèle à la mémoire de son aïeul, mort hé-roïquement au service de la table, Grimod manifestait le plus grand respect pour les indigestions, signe irréfutable de l'excel-lence du repas : « Une dinde de l'année, cuite à point, rouvre la carrière des indiges-tions », disait-il. Et, à un ami, il écrivait d'un patelin où la chair était succulente : « Il faut marcher ici d'indigestion en indigestion ». L'indigestion, voilà le nec plus ultra pour ces *aficionados* du «grand Art de la gueule ». On tirait gloire et honneur de « se crever de vin et de viande » à l'exemple de certaines têtes couronnées bien connues pour leurs excès de table. L'histoire est riche en anec-

dotes sur l'appétit tyrannique et titanesque de Louis XVI - seul domaine, avec la serru-rierie, dans lequel il a montré quelque apti-tude ! Le jour de son mariage, rapporte les chroniqueurs de son temps, il s'était bâfré comme un loup au point que son grand-père, lui-même glouton forcené et sujet à moult indigestions, lui avait soufflé à l'oreille de ne point tant se charger l'esto-mac. Le jeune marié avait répliqué qu'il dormait tellement mieux quand il avait bien mangé. Pauvre Louis XVI qui a laissé de lui de si pitoyables souvenirs, sans compter sa tête !

\*\*\*

Dans les soupers ordinaires où l'on attache plus d'importance à la compagnie autour de la table qu'aux plats qui y sont servis, la présence des femmes était tolérée. Mais nouvelle brimade : le vin, l'« ami de l'homme », ce viatique censé l'aider à réparer ses forces, ne leur était servi qu'avec modération ou pas du tout :

« Qu'elle ne boive à perdre haleine,  
Gobelet plein ou coupe pleine,  
Mais boive petit à petit,  
Combien qu'elle ait grand appétit,  
Plutôt souvent, avec mesure,  
Pour que les autres d'aventure,  
Ne disent qu'elle engorgent trop » !

Ces conseils, qui remontent au *Roman de la Rose*, au chapitre réservé à la maîtresse de maison, étaient toujours scrupuleusement observés. C'est de là, sans doute, que vient cette manie de nos aïeules de laisser tou-jours leur coupe pleine ou de glisser leurs mitaines de dentelle dans leur flûte de champagne, pour éviter que ce vin qui « bouillonne sans cesse dans son vaisseau »,

comme disait Dom Pérignon, ne leur tourne la tête.

L'ivrognerie, après tout, c'est l'apanage des hommes ! D'aimables couplets les encourageaient à célébrer « la dive bouteille » et la gueule de bois :

« Si pour avoir bu la nuit  
Vers le matin il vous en cuit  
Dès le matin reprenez de la bouteille  
Le remède fera merveille. »

Boileau-Despréaux, qui avait sur tout son mot à dire, nous a laissé ce plaisant aphorisme : « On est savant quand on boit bien / Qui ne sait boire, ne sait rien. »

Quant à la célèbre maxime : *In vino veritas, in aqua sanitas*, Rabelais lui a donné un tour bachique : « Le jus de la vigne clarifie l'esprit et l'entendement, apaise l'ire, chasse et donne joie et liesse ». Il va sans dire que les femmes ne devaient rechercher que les effets bienfaisants de l'eau...

\*\*\*

Après le vin, nouvelle restriction, nouvelle brimade : le fromage ! Considéré comme « le biscuit des ivrognes » - un autre bon mot de Grimod de la Reynière - il n'était donc pas bienséant de le présenter aux dames. Tradition qui remonte au Moyen Âge où il était d'usage de leur servir à la place des confitures, des flans, des échaudés... Toute dame bien élevée devait se contenter de humer à son passage le plateau de fromages.

Louons l'écrivaine Colette, de gourmande mémoire, d'avoir fait de ces tabous une nouvelle règle de conduite : « Si j'avais un fils à marier, je lui dirais : Méfie-toi de la jeune fille qui n'aime ni le vin, ni la truffe, ni le fromage ».

Elle raffolait, quant à elle, du fromage de Saint-Sauveur-en-Puisaye, son terroir natal. Elle y connaissait un petit homme qui n'avait pas son pareil pour affiner les fromages : « La cendre ne quittait l'âtre que pour descendre à la cave sèche et servir de linceul aux fromages, les fromages plats et minces de l'Yonne et du Loiret, qui y passaient deux mois, trois, parfois six. Ils en sortaient comme d'une catastrophe pompéienne, quasi pétrifiés, mais leur pulpe était devenue de cire transparente, jaune d'une homogénéité singulière et d'un goût ami du vin rouge, de la noix d'hiver et de la salade de pissenlits (*Prisons et Paradis*, 1932) Elle disait que « si l'eau, c'est pour la soif », « le vin c'est, selon sa qualité et son terroir, un tonique nécessaire, un luxe, l'honneur des mets » ! Dès son plus jeune âge (elle avait alors trois ans), son père avait commencé par lui faire goûter du vin doux. Expérience inoubliable : « Coups de soleil, choc voluptueux, illumination des papilles neuves ! Ce sacre me rendit à jamais digne du vin » !

Dotée d'un appétit féroce, elle s'enorgueillissait de manger à belles dents « comme un bûcheron ». C'est avec justesse que les préfaciers de ses *Carnets de cuisine* (un livre qui me suit partout !) disent que chez Colette « la gourmandise s'érige en principe et s'élève à la dimension philosophique. Elle devient sagesse, moyen de connaissance et de vérité, art de vivre, d'écrire et de penser. » Ce n'est sûrement pas elle qui aurait consenti à mettre ses mitaines de dentelle dans sa coupe de champagne, et grignoté du bout des dents un biscuit à la place d'un bon morceau de fromage !

# « Chut, je lis »



## **Jason Roy**

*De telles choses sont-elles possibles?*

Ambrose Bierce

*Contes et récits fantastiques,*

Théophile Gautier

*Ce côté-ci des choses,*

Bertrand Bergeron

*La porte condamnée,*

Julio Cortazar

## **Camille Néron**

*Franny et Zooey,*

J.D. Salinger

*La promenade au phare,*

Virginia Woolf

*Un tramway nommé désir,*

Tennessee Williams

*L'eau froide ou le désordre apparent des choses,*

Roger Robidoux

## **Ariane Régnier**

*Go West, Gloria,*

Sarah Rocheville

*Vous avez choisi Limoges,*

Christiane Lahaie

*L'empereur en culottes courtes,*

Sébastien Chabot

*La nageuse au milieu du lac,*

Patrick Nicol

## **Marianne Lespérance**

*Plateforme,*

Michel Houellebecq

*La possibilité d'une île,*

Michel Houellebecq

*Les vitamines du bonheur,*

Raymond Carver

Veuillez noter que la rubrique  
*Vue oblique sur ma bibliothèque* fait relâche.  
De retour au prochain numéro !

# Critiques de livres

## Relire Henry James

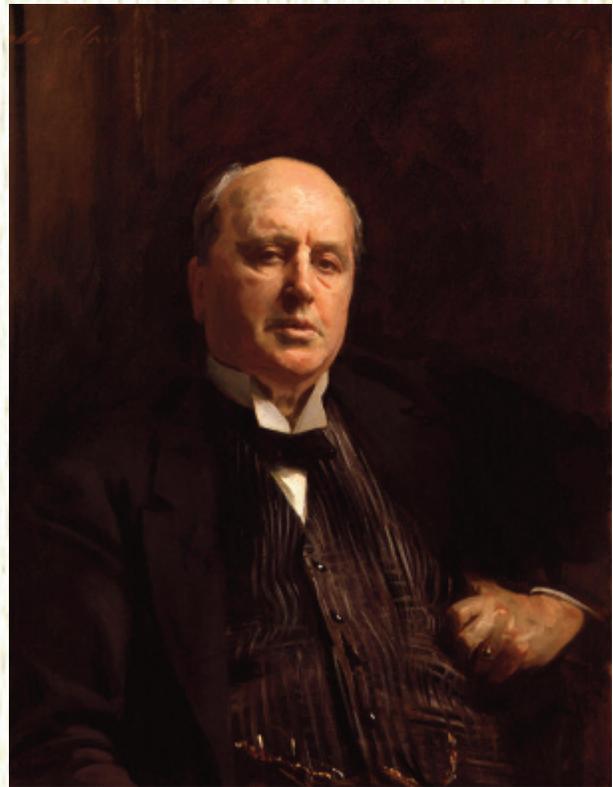
par Jason Roy

On ne peut pas avoir lu tous ses classiques... Quand bien même on s'y appliquerait sans relâche, sans arrêt, sans cassure, il restera toujours de ces œuvres incontournables que l'on n'aura « pas encore » lues. Dernièrement, j'ai eu la chance de plonger dans un ouvrage de Henry James, longue nouvelle ou petit roman : *Le tour d'écrou*.

Ce récit, dont la popularité ne s'est pas démentie depuis sa publication en 1898, nous immerge dans l'ambiance si caractéristique de l'Angleterre victorienne, de ses châteaux et manoirs perdus au fond de vertes campagnes.

S'y déroule une joute fantastique où les fantômes et la folie se côtoient et se moquent de la raison du lecteur. Car, en effet, est-elle folle, cette gouvernante aux manières précises et à l'éthique rigoureuse ? Ou bénéficie-t-elle de toute la clarté de son intelligence et s'acharne-t-elle vraiment à protéger ces deux petits enfants innocents contre la terrible malveillance de deux fantômes ? Il n'y a pas si longtemps, ces deux êtres étaient pourtant bien vivants, et travaillaient dans ce même château... l'un d'eux était même l'ancienne gouvernante, celle qui est partie mystérieusement, celle qui est morte.

Comment ne pas succomber au charme de ce genre de récit, une lecture idéale pour la belle saison qui débute, et sans contredit pour qui a apprécié les paysages et l'atmosphère de séries comme *Downton Abbey*.



Je vous le recommande, et me permets de vous le suggérer, si vous le pouvez, en version originale anglaise, question de baigner encore plus dans l'ambiance...

# Le mot de la fin

Raphaël Bédard-Chartrand, webmestre de l'AAAE (qui s'occupe souvent de «débo-guer» notre site et à servir café et brioches lors de nos brunchs du dimanche), agit aussi à titre de directeur général des **Correspondances d'Eastman**.

Il s'affaire présentement à peaufiner la programmation des prochaines Correspondances sous le thème « Enfances », et ce, en collaboration avec le directeur artistique, Étienne Beaulieu, lauréat du prix Alfred-DesRochers de l'an dernier.

Consultez le site des Correspondances (<http://www.lescorrespondances.ca/>) pour plus de détails.

Ne manquez pas ce rendez-vous annuel avec les lettres !

Par ailleurs, l'AAAE participera encore cette année au **Salon du livre de l'Estrie** : détails à venir dans le prochain *Alinéa* ! Il vous reste encore quelques jours pour soumettre vos œuvres pour les prix Alfred-DesRochers, Alphonse-Desjardins et Suzanne-Pouliot et Antoine Sirois ! Hâtez-vous !

Enfin, ne manquez pas non plus le festival **Les jours sont contés en Estrie**, du 15 au 25 octobre, histoire d'écouter... pour voir!

En attendant l'automne, le bel automne, profitez bien du bel été...

## BONNES VACANCES à TOUTES et à TOUS

Enfin, n'oubliez pas que *L'Alinéa* est toujours à la recherche de contributions :  
une critique de livre,  
un événement littéraire qui vous concerne  
et dont vous aimeriez nous faire part,  
un mot sur votre plus récente parution ?  
N'hésitez pas à nous écrire à l'adresse  
[info@aaaestrie.com](mailto:info@aaaestrie.com) !